

On a tous quelque chose en nous de Neandertal

PROPOS RECUEILLIS PAR PASCALE DESCLOS. PHOTOS : OLIVIER ROLLER

JEAN-PAUL DEMOULE est professeur émérite de protohistoire européenne à l'université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Il a participé à la création de l'Inrap, qu'il a présidé de 2001 à 2008. Il a également publié des ouvrages de référence, dont *La Révolution néolithique* (2008, Le Pommier), *Mais où sont passés les Indo-Européens ? Le mythe d'origine de l'Occident* (2017, Seuil Points Histoire), *Les Dix Millénaires oubliés qui ont fait l'histoire* (Fayard, 2017).

Nourries par la Bible, les idées les plus fantaisistes ont couru sur les premiers Européens. Puis Darwin est arrivé, et les fouilles ont remonté de plus en plus loin le fil de la lignée humaine, désormais éclairé par la génétique...

Cahiers de Science & Vie : Depuis un demi-siècle, fouilles et découvertes éclairent les origines de l'espèce humaine, en remontant toujours plus loin dans le temps. Quelle idée se faisait-on auparavant des premiers occupants du continent européen ?

Jean-Paul Demoule : Durant des siècles, la Bible a imposé sa grille de lecture en Occident : le monde avait été créé il y a 6000 ans et repeuplé après le Déluge par Noé et ses fils. Ce n'est qu'à la fin du XVIII^e siècle, quand la méthode scientifique s'affirme et que la Bible perd son autorité, que les savants commencent à se poser des questions, mais sur un mode intermédiaire : ils cherchent les origines de l'homme... avant le Déluge. Comme l'idée d'évolution n'existe pas encore, ils interprètent les fouilles réalisées en Europe avec des hauts et des bas : les squelettes de mammouth sont les éléphants d'Hannibal, les fossiles de salamandres géantes les restes d'hommes antédiluviens... Ces discours farfelus jettent le discrédit sur les trouvailles ultérieures. En 1856, quand on exhume les restes d'un homme préhistorique dans la vallée de Neander, près de Düsseldorf, beaucoup crient au canular : ces jambes arquées ne peuvent appartenir qu'à un cosaque de l'armée russe, venu mourir là ! Même les peintures préhistoriques de la grotte d'Altamira, découvertes en 1879 en Cantabrie espagnole, voient leur authenticité mise en doute... À la fin du XIX^e siècle, les théories de Darwin sur l'évolution se mettent à circuler. Les scientifiques admettent l'idée d'un homme très ancien, descendant du singe. Mais certains considèrent encore que les Noirs descendent du gorille, les Asiatiques de l'orang-outan et les Blancs du chimpanzé !

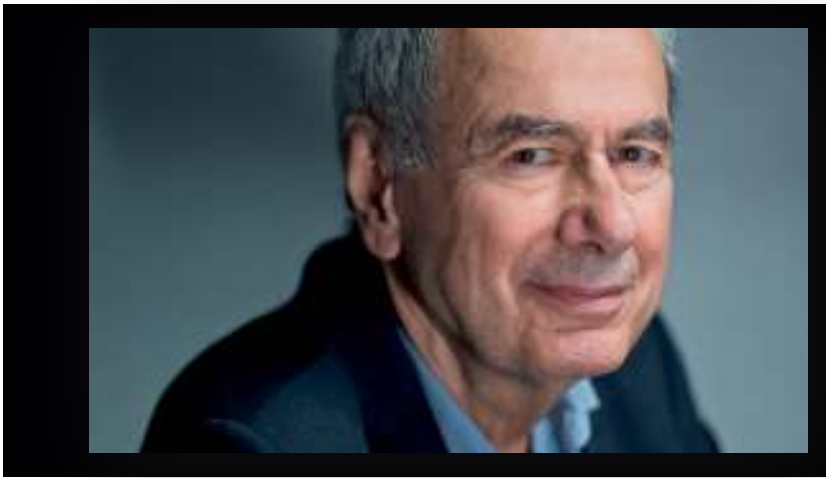
CSV : Comment les fouilles ont-elles fait évoluer ce modèle ? Et quelles sont les découvertes les plus anciennes faites en Europe ?

J.-P. D. : La problématique qui occupe les chercheurs, au début du XX^e siècle, c'est de trouver le chaînon manquant entre le singe et l'homme. Un faux est resté célèbre : l'homme de Piltdown, « retrouvé » dans le sud

de l'Angleterre et dévoilé à la Société de géologie de Londres en 1912. Cinquante ans plus tard, les analyses au radiocarbone révéleront un montage à partir d'un crâne humain moderne et d'une mâchoire d'orang-outan ! Mais au fil des années, le dispositif se met en place. Dans le monde entier, des fouilles mettent au jour des fossiles de plus en plus anciens : le pithécantrophe (ou homme de Java), découvert en 1890, et le sinanthrope (ou homme de Pékin), exhumé en 1923, permettent d'identifier l'espèce *Homo erectus*, qui vécut entre 2 et 0,5 million d'années en Asie, en Afrique, en Europe. En 1924, cette espèce est supplantée en ancienneté par l'australopithèque en Afrique du Sud ; c'est à cette lignée, datée de 4,2 à 2 millions d'années, qu'appartient la fameuse Lucy. Ces trente dernières années, le curseur recule encore. En Afrique, les paléontologues ont mis au jour des représentants toujours plus anciens de la lignée humaine : Ardipithèque (5,8 à 4,5 millions d'années, Éthiopie) ; Orrorin, surnommé le « Millenium Ancestor » (5,9 millions d'années, Kenya) ; Toumai (7 millions d'années, Tchad). Au regard de ces découvertes, les plus anciens fossiles d'*Homo erectus* découverts en Europe semblent bien jeunes : 1,8 million d'années pour Dmanisi (Géorgie), et 1,3 million d'années pour l'Espagne et le sud de la France...

CSV : Comment se passe la cohabitation entre Néandertal et Sapiens ? Et quelle suite pour notre espèce ?

J.-P. D. : Quand Sapiens atteint l'Europe, au Paléolithique supérieur (vers -40 000), notre continent traverse une période glaciaire. Arrivés par les Balkans, de premiers groupes s'installent dans le Sud, où les conditions sont plus favorables, ils nomadisent en suivant les troupeaux de rennes ou de mammouths. Et Sapiens et Néandertal ont alors fait plus que cohabiter, ils se sont aussi croisés. Mais il y a 27 000 ans, soit 13 000 ans après l'arrivée de Sapiens, Néandertal disparaît. Depuis, nous sommes les derniers représentants de la lignée humaine. Mais chacun de nous garde un peu de Néandertal dans son ADN. Forte de diverses « inventions » (couture, domestication du chien...), notre espèce « orpheline » profite du réchauffement climatique du Mésolithique, il y a environ 10 000 ans, pour étendre son territoire vers le nord de l'Europe. Les chasseurs-cueilleurs se multiplient sur un continent désormais recouvert par la forêt vierge tempérée et peuplé de plus petits animaux : chevaux, aurochs, élans, cerfs... Mais deux mille ans plus tard, dans le Croissant fertile, une découverte majeure change la donne. D'autres groupes de chasseurs-cueilleurs se mettent à cultiver des plantes comme le blé, l'orge ou les lentilles, et à domestiquer des animaux. Ces innovations, qui sécurisent la nourriture et améliorent l'alimentation, signent les débuts de la sédentarisation, mais entraînent également un boom démographique. La quête de nouveaux territoires se fait pressante. Il y a 6 500 ans, certains quittent ainsi le Proche-Orient pour remplir les Balkans, franchir le Rhin, d'autres longent les côtes de la Méditerranée. Ces populations que l'on appelle néolithiques vont peu à peu submerger les groupes originels locaux de chasseurs-cueilleurs. Même



Sur un temps long, Celtes, Romains, Francs... n'ont cessé d'interagir.

si les anciens modes de vie persistent plus longtemps au nord, ce mouvement de colonisation s'achève vers -4500, sur le mur de l'Atlantique.

CSV : À l'âge du bronze (-2200/-800), d'autres mouvements de populations se succèdent. En quoi ces mouvements ont-ils alimenté le fantasme de nos origines « indo-européennes » ?

J.-P. D. : Au V^e millénaire, la population se densifie sur un territoire européen limité par les rivages de l'Atlantique. Les agglomérations grandissent, les habitations s'entourent d'enceintes, les différences sociales s'accroissent. Les mégalithes, chambres funéraires réservées aux élites, se multiplient de la Bretagne au Danemark, sur les côtes de l'Atlantique. À l'autre bout de l'Europe, comme à Varna, sur les bords de la mer Noire, les archéologues ont aussi exhumé des tombes d'une richesse incroyable... Mais ces manifestations de pouvoir n'ont eu qu'un temps ! Pour nombre d'historiens et linguistes du XX^e siècle, ces brillantes cultures auraient été mises à bas au IV^e millénaire par des sociétés guerrières de cavaliers venus des steppes de l'est. Ceux-ci seraient les premiers « Indo-Européens », le « peuple des origines ». Cette hypothèse expliquerait qu'une grande partie des langues de l'Europe et une partie de celles d'Asie (Iran, Inde) appartiennent à un même groupe linguistique. Ce n'est qu'une hypothèse, et on sait l'usage qu'en ont fait certains... Les nazis, notamment, se sont emparés de ce modèle pour s'affirmer en tant que Germains, descendant des Indiens et non des Hébreux ; un mythe de rechange bien pratique à l'histoire biblique. À ce jour, aucune preuve archéologique n'est venue attester un vaste mouvement des nomades des steppes vers l'ouest et l'est, même si la génétique suggère des migrations partielles encore à confirmer. De -4400 à la conquête romaine, l'Europe semble plutôt le théâtre d'oscillations permanentes de populations entre l'est et l'ouest...

CSV : Comment ces bases ont-elles alimenté les Celtes et les autres groupes qui vont suivre ?

J.-P. D. : Durant le dernier millénaire avant notre ère, des peuples distincts émergent progressivement en Europe. En Méditerranée, les Phéniciens et les Grecs se lancent dans l'exploration et le commerce et font entrer notre continent dans l'histoire en développant l'écriture alphabétique. En Europe occidentale, sur un arc reliant l'Allemagne à la France, se multiplient citadelles et riches sépultures, comme celle de Lavau, découverte en 2014 dans l'Aube : ces populations dites celtiques essaient bientôt plus au sud, pour s'installer en Turquie, en Italie, en Serbie. Dans le nord de l'Europe, on commence à identifier les Germains, dont la progression vers la Gaule sera stoppée par les Romains, au II^e siècle av. J.-C. Depuis la péninsule italienne, les Romains s'étendent : ils conquièrent le Sud de la France, où les Grecs ont déjà des comptoirs, puis atteignent l'ancien territoire des Germains. L'Empire romain fera date, mais il provoquera sa propre perte : son mode de vie attire les populations périphériques de l'Est et du Nord, ces « barbares » qui fonderont – entre autres – le royaume des Francs, en 481. On le voit bien, sur ce temps long, tous ces peuples n'ont cessé d'interagir. Depuis, en Europe, le brassage permanent des populations reste la norme.

CSV : Que nous apprennent les derniers progrès scientifiques sur la construction du peuplement européen ?

J.-P. D. : L'agriculture a été un phénomène de colonisation en Europe. L'idée paraît évidente aujourd'hui, mais elle n'a pu s'imposer qu'avec les progrès de l'archéologie préventive, qui représente désormais 90 % des fouilles sur le territoire européen : des années 1970 à aujourd'hui, les découvertes ont ainsi été multipliées. Les équipes ont aussi profité des innovations technologiques. L'étude du strontium, élément chimique contenu dans l'air, la pierre et l'eau, qui s'accumule dans les ossements permet de « tracer » les déplacements d'un individu. C'est grâce à lui qu'on sait aujourd'hui que la princesse de Vix (Côte-d'Or), inhumée en 480 avant notre ère, venait d'un massif granitique comme les Vosges ou la Bretagne... Depuis dix ans, la génétique a évidemment également apporté son lot d'informations sur les premiers Européens et leurs déplacements. Grâce aux analyses ADN, nous savons désormais que nos différences physiques, comme les yeux en amande des Asiatiques, se sont formées il y a des millénaires, que nos ancêtres avaient la peau sombre et l'ont eue au moins jusqu'au Mésolithique, que nous sommes tous un peu néandertaliens. Depuis 2010, on a aussi découvert que Neandertal avait un équivalent asiatique, Denisova. Même si ces études coûtent cher, la génétique offre encore des perspectives fabuleuses aux chercheurs...